

HOMÉLIE 20

«Femmes, soyez soumises à vos maris comme au Seigneur; car le mari est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Eglise et de plus le sauveur de son corps. Ainsi donc, comme l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être à leurs maris en toute chose.»

1. Un homme sage faisant une longue énumération des béatitudes, ne manque pas d'y placer celle-ci : «Et la femme qui vit d'accord avec son mari.» (Ec 25,2) Il y revient dans un autre passage, fi fait de nouveau figurer cet accord parmi les béatitudes. Dès le commencement déjà, Dieu se montre prenant un soin spécial de l'union conjugale. Il parle des deux, comme s'il n'était qu'un : «Il les fit des deux sexes;» (Gen 1,27) et plus tard : «Aucune distinction entre l'homme et la femme.» (Gal 3,28) L'union de l'homme avec l'homme n'est jamais comparable à celle de l'homme avec la femme, pourvu que cette seconde union soit légitime. C'est pour cela qu'un grand et saint personnage, voulant exprimer la plus tendre des affections, à l'occasion de la mort d'un ami qui faisait comme partie de son âme, ne va pas chercher son inspiration dans le cœur d'un père, d'une mère, d'un fils, d'un frère, d'un ami; et où donc ? «Ton amour était tombé sur moi semblable à l'amour des femmes.» (I R 1,26) Et cet amour n'est-il pas en réalité la plus tyrannique de toutes les tyrannies ? Il en est d'autres qui sont assurément violents : celui-ci joint à la violence une indomptable obstination. Il est un amour caché dans le fond de l'être, et qui ne se révèle en nous qu'en opérant cette union. Aussi, la première femme vint-elle de l'homme, et dans la suite les générations s'enchaînent par l'homme et par la femme. Voyez-vous ce nœud sacré, et cette exclusion de toute autre essence ? Considérez encore de quels événements cette union fut la cause. Ni la parenté, ni l'identité même n'en ont arrêté l'action : c'est une puissance primordiale qui tend à l'unification, comme celle qui forme les pierres. En effet, l'action ne part pas du dehors, de telle sorte qu'elle ne paraît pas assimiler deux choses étrangères; elle ne s'arrête pas non plus à l'union conjugale, si bien que l'homme demeure isolé du reste des êtres et sans influence sur le monde extérieur.

De même que les arbres les plus remarquables et les plus beaux sont ceux qui, n'ayant qu'une tige, s'épanouissent en de nombreux rameaux, tandis que ceux qui végètent sur place et s'épuisent à multiplier leurs racines ne méritent guère attention; de même ici le Créateur a fait que le genre humain tout entier provint du seul Adam, le soumettant à la nécessité la plus impérieuse, pour que rien ne pût en rompre l'unité. C'est dans le but de fortifier cette cohésion qu'il a désormais défendu d'épouser les sœurs et les filles, ne voulant pas que notre amour se concentrât sur un point, ni que nous fussions d'ailleurs comme séparés de nous-mêmes. De là cette parole : «Celui qui les a faits au commencement les a faits des deux sexes.» (Mt 19,4) Là se trouve la source des plus grands maux et des plus grands biens pour les familles et les cités. Rien n'harmonise la vie comme l'amour de l'homme et de la femme; sous l'impulsion de cet amour beaucoup prennent les armes et se dévouent à la mort. Ce n'est donc pas sans raison que Paul a déployé tant de zèle pour le sauvegarder : «Que les femmes, dit-il, soient soumises à leurs maris comme au Seigneur.» Pourquoi ? C'est que l'harmonie régnant entre eux, les enfants sont bien élevés, l'ordre existe parmi les domestiques; les voisins, les amis et les parents respirent le vivifiant parfum qui l'exhale de cette famille; s'il en est autrement, tout est dans le désordre et la confusion. Encore un exemple : si les chefs d'une armée sont d'accord les uns avec les autres, l'ensemble marche avec régularité; qu'ils se divisent, et tout est bouleversé de fond en comble. C'est ce qui se passe aujourd'hui. Voilà pourquoi la recommandation de l'Apôtre.

«Que les femmes soient soumises à leurs maris comme au Seigneur.» (Col 3,18) Mais quoi ! Comment le Maître a-t-il dit : «A moins de renoncer à sa femme ou bien à son mari, on ne peut pas me suivre ?» (Lc 14,33) Puisque la soumission a pour modèle celle qu'on doit au Seigneur, comment au nom du Seigneur faut-il qu'ils se séparent ? – Il le faut sans nul doute. Une comparaison n'indique pas toujours une égalité. Ou bien voici le sens du texte qui nous occupe : obéissez comme sachant bien qu'en cela vous servez le Seigneur. Ou bien voici comment on peut l'entendre : Quand vous respectez la volonté de votre mari, persuadez-vous que c'est au Seigneur lui-même que vous obéissez. S'il est vrai que «celui qui résiste aux autorités humaines, aux magistrats de la cité, résiste à l'ordre établi par Dieu,» (Rom 13,2) beaucoup plus cela peut-il se dire de la résistance à l'autorité du mari. La volonté de Dieu s'est

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

manifestée dès l'origine. Établissons donc que l'homme tient la place de la tête, et la femme celle du corps. Du reste, le raisonnement de Paul nous offre clairement cette image : «... comme le Christ est le chef de l'Eglise et le sauveur de son propre corps. Mais aussi, comme l'Eglise est soumise au Christ, les femmes doivent l'être en tout à leurs maris. Observez que ces paroles : «L'homme est la tête de la femme, comme le Christ est la tête de l'Eglise, Il sont suivies de celles-ci : «Sauveur de son propre corps;» et dans le fait le corps est sauvé par la tête. On peut dire que ce sont là les fondements de la société conjugale, la part faite à chacun des époux dans les devoirs que l'amour inspire, à l'un une prévoyante autorité, à l'autre une soumission confiante.

2. «Comme l'Eglise est donc soumise au Christ,» divin symbole de la famille, «les femmes doivent l'être à leurs maris, comme au Seigneur.» Ecoutez la suite : «Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise.» Vous avez vu la grandeur du langage apostolique, vous avez loué Paul, et vous l'avez admiré réglant avec tant de sagesse l'ordre de notre vie, homme vraiment spirituel, et d'autant plus digne d'admiration. C'est bien; mais écoutez maintenant ce qu'il exige de vous, et pour tracer votre devoir il n'a qu'à poursuivre la même comparaison : «Maris, aimez vos femmes, comme le Christ a aimé l'Eglise.» Vous avez vu la mesure de la soumission, voyez celle de l'amour. Vous voulez que la femme vous obéisse comme l'Eglise au Christ, soyez plein de sollicitude pour elle, comme le Christ l'est pour l'Eglise. Faudrait-il pour elle donner votre vie, être mis en pièces, subir tous les tourments, vous ne reculerez pas; et quand vous aurez fait tout cela, vous n'aurez rien fait de semblable à ce qu'a fait le Christ. Vous le feriez pour une personne qui vous est unie déjà, il l'a fait pour une âme qui le repoussait et le détestait. A force de sollicitude, il a triomphé de son aversion, de sa haine, de ses mépris, de son humeur volage; il l'a mise à ses pieds, et ce n'est ni par les menaces, ni par de dures paroles, ni par la peur, ni par rien de semblable : agissez de la même façon envers votre femme. La verriez-vous pleine de fierté, dédaigneuse, inconséquente, vous pourriez vous aussi la mettre à vos pieds par votre sollicitude, par votre amour et votre dévouement. Il n'est pas de puissance pareille à celle-là, surtout entre l'homme et la femme. Un serviteur, on pourrait le dompter par la crainte, et peut-être encore ne feriez-vous par ce moyen que l'obliger à prendre la fuite; mais la compagne de votre vie, la mère de vos enfants, la cause de votre bonheur véritable, il ne faut pas essayer de l'enchaîner par la peur et les menaces, il faut l'attacher par l'amour et la bienveillance. L'union peut-elle exister, quand la femme tremble devant son mari ? et quelle joie peut avoir le mari lui-même quand il traite sa femme comme une servante, et non comme une personne libre ?

Avez-vous souffert pour elle, ne le lui reprochez pas; le Christ ne vous en a pas donné l'exemple : «Il s'est livré lui-même pour elle, afin de la purifier et de la sanctifier.» Elle était donc impure, souillée, difforme, avilie. Quelle que soit la femme que vous prendrez, elle ne sera jamais dans l'état où le Christ a pris l'Eglise; elle ne sera jamais aussi loin de vous que l'Eglise l'était du Christ : et cependant il ne lui a témoigné ni répulsion ni haine, à cause de sa difformité. Pour savoir à quel point elle était difforme, écoutez de nouveau la parole de Paul : «Vous étiez autrefois ténèbres.» (Ep 5,8) Quelle noirceur ! Quoi de plus noir que les ténèbres mêmes ? Voyez aussi son impudence : «Vous viviez dans la dépravation et l'envie,» (Tit 3,3) Voyez aussi son impureté : «Dans la révolte et la démence.» Et je ne dis pas encore assez; dans sa folie elle avait le blasphème à la bouche; et, malgré tout, il s'est sacrifié pour cette épouse si difforme, comme il l'aurait fait, séduit et fasciné par sa beauté. Ne revenant pas de sa surprise et de son admiration, Paul disait : «A peine trouverait-on quelqu'un qui voulût mourir pour le juste;» et voici la suite : «Pendant que nous étions encore pécheurs, le Christ est mort pour nous.» (Rom 5,7-9) Après l'avoir acceptée telle, il la purifie; sans reculer devant cette nouvelle tâche, il l'embellit. «Afin de la sanctifier en la purifiant dans le baptême de l'eau, par la paroles afin de se donner à lui-même une Eglise pleine de gloire, n'ayant ni tache ni ride, ni rien de pareil, une épouse sainte, immaculée.» Il la purifie par le baptême et «par la parole,» est-il ajouté. Quelle parole ? Au nom du Père, et du Fils, et du saint Esprit.

Non seulement il l'orne, mais encore il la glorifie. «N'ayant ni tache ni ride, ni rien de pareil.» Cherchons nous-mêmes une beauté de ce genre, et nous pouvons en être les artisans. Ne demandez pas à la femme ce qui ne lui appartient pas. Vous voyez bien que l'Eglise a tout reçu du Seigneur : c'est par lui qu'elle est comblée de gloire, c'est par lui qu'elle est immaculée. Ne repoussez pas votre femme parce qu'elle n'est pas belle. Ecoutez ce mot du Livre saint : «L'abeille est un des plus petits volatiles, et son travail est une source de douceurs.» (Ec 11,3) Cette femme est l'œuvre de Dieu, ce n'est pas elle que vous outragez, mais bien celui qui l'a faite. Qu'éprouvera cette femme ? Ne la louez pas non plus quand elle est belle; car cet éloge est d'une âme pervertie, tout comme l'aversion du reste, et même

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

l'affection. Cherchez la beauté de l'âme, imitez l'Époux de l'Église. La beauté du corps déborde d'orgueil et d'arrogance, elle jette dans l'abîme de la jalousie, elle inspire souvent les plus indignes soupçons. – Mais elle plaît. – Oui, pour un mois ou deux, au plus pour une année, et puis plus rien, la merveille s'est fanée par l'habitude; quant aux maux dont la beauté fut la cause, ils n'ont pas disparu : toujours même faste, même fierté, même dédain. Rien de semblable chez la femme qui n'a pas le même extérieur; l'amour du commencement se maintient avec une égale force, et cela, parce qu'il a sa source dans la beauté de l'âme, et non dans la beauté du corps.

3. Est-il quelque chose de plus beau que le ciel, dites-moi ? quelque chose de plus admirable que les astres ? Parlez d'un corps quelconque; il n'a pas cette candeur; parlez des plus beaux yeux; ils n'ont pas ce joyeux éclat. Les anges eux-mêmes furent saisis d'admiration à la vue de la création nouvelle; nous l'admirons nous aussi, mais non comme au premier jour. Voilà ce que c'est que l'habitude, elle émousse l'étonnement, à plus forte raison quand il s'agit de la femme. Qu'il survienne une maladie, et tout disparaît sur l'heure. Demandons à la femme la bonté, la modération, la sagesse : ce sont là les signes auxquels on reconnaît la vraie beauté. Ne lui demandons point ce qui captive les regards, ne lui faisons pas un reproche de ne point posséder ce qui ne dépend nullement d'elle, n'y faisons pas même allusion; ce serait de l'insolence. Allons plus loin, et n'en éprouvons ni contrariété ni peine. N'avez-vous pas devant les yeux tant d'hommes qui perdirent misérablement la vie pour avoir voulu une femme remarquable par sa beauté; et tant d'autres dont la vie s'est prolongée jusqu'à l'extrême vieillesse, dans le calme et le bonheur, avec une femme médiocrement belle ? Effaçons les souillures du dedans, faisons disparaître les rides intérieures, mettons tous nos soins à purifier l'âme. Telle est la beauté que Dieu recherche. Efforçons-nous de rendre cette âme belle aux yeux de Dieu; méprisons la beauté qui nous flatte. Ne désirons pas non plus les biens matériels, ni la noblesse selon le monde, mais uniquement la noblesse de l'âme. Que nul de vous n'accepte d'être enrichi par sa femme, ce sont là de honteuses richesses, qui vous exposent à bien des humiliations : refusez tout avantage de ce côté. «Ceux qui veulent être riches, est-il dit, tombent dans la tentation, s'exposent à des désirs inutiles et nuisibles, se prennent au piège, encourent la ruine et la mort.» (I Tim 6,9) Ne cherchez donc pas la fortune dans le mariage, et vous trouverez tout le reste sans effort. Quel est celui, je vous le demande, qui laisse de côté le principal, pour se préoccuper de choses secondaires ?

Hélas ! c'est néanmoins ainsi que nous sommes en toute occasion. Avons-nous un fils, nous mettons toute notre étude, non à le rendre bon, mais à lui procurer une femme riche; non à ce qu'il ait des mœurs, mais à ce qu'il soit dans l'opulence, et, s'il faut tout dire, non à le garantir du péché, mais à nous en faire un instrument de grandeur et de richesse : tout se résout dans l'argent. De cette cupidité qui nous possède est née la corruption qui s'étale de toute part. «Ainsi, poursuit l'Apôtre, les hommes doivent aimer leur femme comme leur corps.» Que signifient ces paroles ? Il emprunte une image parfaite, un exemple plus frappant. Il y a plus encore : il serre de plus près la vérité, il la manifeste davantage, il la fortifie par un autre moyen. Ce qui précède n'était peut-être pas absolument décisif; quelqu'un eût pu dire : Celui-là était le Christ, il était Dieu; il pouvait se donner lui-même. Paul marche au même but par un autre chemin, en déclarant que les hommes le doivent. Ce n'est pas une complaisance, c'est une obligation. Après avoir pris cet exemple du corps, il ajoute : «Personne n'a jamais haï sa propre chair, chacun l'alimente et la soigne.» C'est une vive expression de la vraie sollicitude. Mais la comparaison est-elle fondée ? Écoulez : «Voici maintenant l'os de mes os, dit le premier homme, et la chair de ma chair.» (Gen 2,23) Ce texte n'est pas unique. «Ils seront dans une même chair,» (Eph 5,31) est-il dit encore. Paul continue : «Comme le Christ a aimé l'Église.» Il revient à sa comparaison. «Car nous sommes les membres de son corps, nous faisons partie de sa chair et de ses os.» Comment ? Il est sorti de la masse à laquelle nous appartenons, comme le corps d'Eve a été formé du corps d'Adam. C'est avec raison qu'il nomme les os et la chair; car c'est là ce qu'il y a de principal en nous : les os forment la base et la charpente, la chair complète l'édifice.

La première leçon était claire; et celle-ci ? Elle met sous nos yeux la plus intime des unions comme un modèle qu'il faut retracer. Que veut dire «de sa chair ?» Que nous lui tenons réellement. Et comment sommes-nous ainsi ses membres ? Nous procédons de lui. Et comment encore de sa chair ? Vous le savez, vous qui participez aux mystères. C'est ainsi que nous sommes immédiatement formés. De quelle manière ? Écoutez de nouveau le bienheureux docteur : «Comme les enfants participent de la chair et du sang, il en a participé lui-même pareillement.» Mais c'est lui qui participe à notre nature, et non l'homme à la sienne; comment donc sommes-nous de sa chair et de ses os ? Quelques-uns prétendent qu'il s'agit ici de l'eau,

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

ce qui n'est pas; mais voici ce que l'Apôtre veut nous faire entendre : De même que le corps du Christ a été formé par le saint Esprit, et non par les voies ordinaires; de même nous sommes régénérés dans le bain sacré. Voyez que d'exemples pour nous persuader cette régénération ! Ô démente des hérétiques, ils admettent bien comme vrai rejeton ce qui est né, ce qui naît de l'eau; mais ils refusent d'admettre que nous devenions le corps du Sauveur. Si cela n'était pas cependant, que signifierait ce texte : «De sa chair et de ses os ?» Remarquez : Adam a été créé, le Christ a été engendré; du flanc ouvert d'Adam est sortie la corruption, du flanc ouvert du Christ a découlé la vie; dans le paradis terrestre germa la mort, sur la croix la mort a été détruite.

4. De même donc que le Fils de Dieu est devenu participant de notre nature, de même nous le sommes de sa substance : nous sommes en lui, il est en nous. «Aussi l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa femme, et ils seront deux en une chair.» Là s'offre à nous un troisième principe : nous voyons l'homme abandonner ses parents, ceux qui lui ont donné la vie, pour s'unir à la femme. Le père est chair ainsi que la mère, et l'enfant qu'ils ont engendré; car l'un et l'autre sont la cause de son existence : en voilà donc trois qui ne forment qu'une chair. De la même manière nous devenons une même chair avec le Christ par voie de participation, et nous beaucoup plus que l'enfant lui-même. Pourquoi ? Parce que telle est la loi d'origine. N'incidentez pas, ne me dites pas qu'il en est autrement. N'est-il pas visible qu'il existe de nombreuses déviations dans la chair ? L'un est boiteux, l'autre a les pieds contournés, un autre encore est privé de l'usage de ses mains; et mille défauts du même genre. On ne s'en afflige pas trop néanmoins, on ne retranche pas le membre invalide; on le préfère même souvent à celui des autres, et pour une bonne raison, c'est que celui-là vous appartient. Or, l'amour que nous avons pour nous-mêmes, Dieu veut que chacun l'ait pour sa femme. Ce n'est pas précisément parce que nous avons la même nature; il est un motif bien supérieur à celui-là pour ce qui regarde la femme : c'est qu'il n'y a plus là deux corps, mais bien un seul, l'un étant la tête, l'autre le corps même. Comment l'Apôtre dit-il ailleurs : «La tête du Christ, c'est Dieu ?» (I Cor 11,3) Et moi j'ajoute que le Christ et le Père ne font qu'un, tout comme nous ne sommes qu'un corps. Il en résulte que le Père est aussi notre tête. Ce sont deux exemples, celui du corps et celui du Christ. Aussi poursuit-il en ces termes : «Ce sacrement est grand; mais, je vous le dis, dans le Christ et dans l'Eglise.»

Quelle est ici sa pensée ? Il énonce ce grand sacrement, ce sacrement admirable, que laissait à peine entrevoir le bienheureux Moïse, ou plutôt Dieu lui-même. Il le montre d'abord dans le Christ, qui s'est en quelque sorte éloigné de son Père, pour venir ici-bas trouver son épouse, et s'est; fait avec elle un même esprit. En effet, «celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui.» (I Cor 6,17) Observez la beauté de cette expression : «Un grand sacrement.» Voici ce qu'il veut dire : Le voile n'étouffe pas la charité. «Que chacun de vous aime sa femme comme lui-même, et que la femme révère son mari.» En réalité, c'est un mystère, un grand mystère, qu'on abandonne ainsi celui qui vous a donné l'existence et qui vous a nourri, celle qui vous a mis au jour dans l'affliction et les larmes, ces deux êtres qui vous ont comblé de tant de bienfaits, qui vous sont unis par de si vieilles attaches, pour une personne que vous n'avez peut-être jamais vue, avec laquelle vous n'avez eu rien de commun dans la vie, et que vous la préférerez enfin à tout le monde. Oui, c'est un profond mystère. Et quand ces choses ont lieu, les parents, loin de s'en plaindre, regretteraient qu'il n'en fût pas ainsi; c'est avec joie qu'ils se livrent à la dépense et qu'ils se dépouillent de leurs biens. Etonnant mystère, encore une fois, renfermant une sagesse ineffable ! Longtemps auparavant Moïse l'avait indiqué sous le nuage de la prophétie. Paul le proclame d'une voix éclatante : «Dans le Christ et dans l'Eglise.» Il ne parle pas seulement pour l'homme, il parle aussi pour la femme, envers laquelle il faut agir comme le Christ envers l'Eglise.

«Que la femme à son tour révère son mari.» Il ne s'en tient plus à l'affection seule. Que veut-il donc ? Une crainte respectueuse. La femme n'est que la seconde autorité. Il ne faut pas qu'elle exige l'égalité d'honneur, elle est au-dessous de la tête. Il ne faut pas non plus que l'homme la méprise comme un être inférieur, puisqu'elle est le corps; si le corps est méprisé par la tête, la tête elle-même périra : l'amour doit faire équilibre à l'obéissance. Comme la tête, ainsi le corps : que celui-ci prête à celle-là le concours des mains, des pieds, de tous les autres membres; mais que la tête, en qui réside l'entendement, veille sur l'ensemble. Rien de plus heureux qu'une telle union. On me demandera peut-être comment l'amour peut exister avec la crainte. C'est alors qu'il arrive au plus haut degré. Ces deux sentiments sont loin de s'exclure; la crainte ne voit que la tête, l'amour envisage l'unité du corps, dont la tête n'est qu'un membre. C'est pour y faire régner l'ordre et la paix que Dieu a soumis la femme à l'autorité de l'homme. Où serait l'égalité, plus de paix possible; il ne faut pas qu'une famille

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

soit démocratisée, ni que tout le monde commande, il faut de toute nécessité un pouvoir unique. C'est un principe invariable dans le domaine temporel; si les hommes sont spirituels, la paix est sûre, on n'a plus besoin de la garantir. Il y avait cinq mille âmes, et personne qui prétendît sien un bien quelconque, tous étaient soumis les uns aux autres. C'est un signe évident de sagesse et de crainte de Dieu. Ici l'Apôtre trace les conditions de l'amour, mais non point encore celles de la crainte.

5. Voyez-le dilatant l'amour, soit quand il prend le Christ pour exemple, soit en parlant du soin qu'on a de sa propre chair; il conclut de la sorte : «Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère.» Il ne donne pas la même impulsion à l'autre sentiment, on en comprend la raison : il veut que l'amour domine. Avec l'amour tout suit, pas entièrement avec la crainte. Quand l'homme aime véritablement, la femme manquerait-elle de soumission, Il supporte tout; ce n'est pas chose aisée que la concorde quand on n'est pas soumis à l'empire de l'amour : la crainte ne parviendra jamais à le remplacer dans la direction. C'est pour cela que l'Apôtre s'applique surtout à développer le principe le plus efficace. On croirait qu'il ait fait tort à la femme, parce qu'elle se trouve dans l'obligation de craindre; elle y gagne plutôt, puisque le principal reste toujours à la charge du mari, l'obligation d'aimer. – Et si la femme ne craint pas ? me dira quelqu'un. – Vous, aimez-la, faites ce qui vous concerne. Si les autres n'accomplissent pas leur devoir, accomplissons le nôtre. Vous avez entendu Paul : «Soyez soumis les uns aux autres dans la crainte du Christ.» Que vous fait l'insoumission d'autrui ? Pour ce qui vous regarde, obéissez à la loi de Dieu. C'est un exemple qui trouve ici sa parfaite application. Que la femme, lors même qu'elle ne serait pas aimée, se tienne dans la crainte, afin que rien ne manque de son côté; que le mari, lors même que la femme serait sans crainte, l'aime toujours, pour ne rien omettre non plus : chacun aura sa propre récompense. Voilà le mariage selon le Christ, l'alliance spirituelle, la génération qui vient de l'esprit, et non du sang et de la souffrance. Telle fut la naissance d'Isaac; écoutez l'Écriture : «Sara n'éprouva plus les accidents ordinaires.» (Gen 18,11) Le mariage n'était désormais qu'un mariage purement spirituel, l'âme étant unie à Dieu d'une manière ineffable et que lui seul connaît. De là cette parole : «Celui qui s'attache au Seigneur est un même esprit avec lui.» (I Cor 6,17)

Voyez-vous comme l'Apôtre s'applique à procurer la double union des corps et des âmes ? Où sont maintenant les hérétiques ? Si le mariage devait être rangé parmi les choses blâmables, il n'eût parlé ni d'épouse ni d'époux, il n'eût pas amené cette exhortation : «L'homme quittera donc son père et sa mère;» il n'eût pas non plus ajouté qu'il considérait ce sacrement «dans le Christ et dans l'Église.» Au sujet de celle-ci, le Psalmiste lui-même disait : «Écoute, ma fille, et vois, prête l'oreille, oublie ton peuple et la maison de ton père; et le Roi sera désireux de ta beauté.» (Ps 44,11)

Voilà pourquoi le Christ disait aussi : «Je suis sorti de mon Père, et je suis venu.» (Jn 16,28) Quand vous entendez néanmoins qu'il a quitté son Père, ne vous représentez pas ce qui se passe chez les hommes, un changement de lieu. La sortie dont il est question n'est pas un éloignement véritable, et s'entend de son union avec la chair; de même faut-il entendre ce mot : «Il a quitté le Père.» Pourquoi ne dit-il pas de la femme qu'elle doit s'attacher au mari ? quelle en est la raison ? C'est qu'il parle ici de l'amour et qu'il s'adresse à l'homme. Parlant de la crainte, et s'adressant à la femme, il dit : «L'homme est la tête de la femme;» et de plus : «Le Christ est la tête de l'Église.» S'agit-il de l'amour, c'est à l'homme qu'il s'adresse, encore une fois; c'est à lui qu'il trace ce devoir, qu'il expose cette doctrine, pour le retenir et l'enchaîner. Celui qui d'abord a quitté son père pour sa femme, s'il vient ensuite à quitter celle-ci, de quelle indulgence sera-t-il digne ?

Ne voyez-vous pas de quel honneur Dieu veut l'entourer, puisqu'il vous ordonne de quitter votre père pour elle ? – Mais qu'arrivera-t-il, me direz-vous, si, quand nous avons fait ce que nous devons faire, elle ne nous suit pas ? – «Si l'infidèle s'éloigne, laissez-la s'éloigner.» (I Cor 7,15) En pareil cas, ni le frère ni la sœur ne doivent subir l'esclavage. Ne vous trompez pas à ce mot de crainte, exigez la crainte qui s'accorde avec la liberté, et non point celle qui ne conviendrait qu'à la servitude, du moment où la femme est votre corps, c'est vous-même que vous dégraderiez, sur vous retomberait l'insulte. En quoi consiste la crainte que vous avez le droit d'exiger ? A ne pas contredire, à ne pas résister, à ne pas ambitionner le premier rôle : cette crainte ne va pas plus loin, c'est là qu'elle doit s'arrêter. Mais, ô femme, si vous aimez comme vous le devez, vous franchirez ces étroites limites; ou mieux, vous n'agirez pas ainsi par crainte, c'est l'amour qui sera le mobile de vos actions. Votre sexe est le plus faible, réclame de nombreux secours, une grande condescendance. Que diraient ceux qui convolent à de secondes noces ? Je ne blâme pas, à Dieu ne plaise, c'est un droit que l'Apôtre vous a donné, mais par une extrême indulgence. En attendant, ne laissez votre femme

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

manquer de rien, faites et souffrez tout pour elle : c'est une nécessité qui pèse sur vous. Paul ne veut pas appuyer sa doctrine présente sur des exemples étrangers, comme il en cite en d'autres circonstances. Il lui suffit de l'exemple du Christ; celui-là est assez grand, assez décisif, surtout pour déterminer l'obéissance. «Il quittera son père et sa mère.» Voilà pour le dehors. Dans ce qu'il ajoute, ce n'est pas l'idée de cohabitation, c'est celle d'attachement qui domine, tant il se propose d'établir l'union la plus parfaite et l'amour le plus fort. Ce n'est pas même assez à son gré; l'obéissance paraît telle dans la suite que deux êtres n'en forment plus qu'un. Par la pensée, par l'âme ! C'est tout naturel, et chacun eût pu le dire; lui réclame l'unité de vie.

6. C'est la seconde puissance, avons-nous dit, la femme partage l'autorité, et plus encore l'honneur; il reste toujours cependant un avantage. Voilà ce qui fait avant tout le salut d'une maison. L'épouse a reçu du Christ, non seulement le devoir d'aimer, mais encore celui de faire régner l'ordre; le texte est formel : «Afin qu'elle soit sainte et immaculée.» Ce qui précède a rapport à l'affection, tout comme le dernier mot qui regarde l'homme. Faites en sorte que la femme soit sainte et immaculée, tout le reste viendra de soi. Cherchez les choses de Dieu, les choses de l'homme suivront sans difficulté. Ecoutez encore cette parole de l'Apôtre : «S'il est une instruction qu'elles désirent avoir, elles doivent chez elles interroger leurs maris,» (I Cor 14,35) Quand on gouverne ainsi sa maison, on est apte au gouvernement de l'Eglise; car c'est une petite Eglise que la maison. En suivant le chemin de la vertu, l'homme et la femme peuvent aisément s'élever au-dessus de tous. Souvenez-vous d'Abraham, de Sara, d'Isaac, des trois cent dix-huit serviteurs : comme la famille entière était bien ordonnée, quelle piété dans chacun de ses membres ! Cette femme accomplissait d'avance le précepte apostolique, elle craignait son mari; c'est elle-même qui l'atteste : «Cela ne m'est pas encore arrivé, et mon seigneur est trop vieux.» (Gen 18,12) Lui, de son côté, l'aimait tellement qu'il lui obéissait en toute chose. Le fils était également un modèle de sagesse; les serviteurs eux-mêmes étaient dignes d'admiration, puisqu'ils n'hésitèrent pas à braver la mort avec leur maître, n'opposant aucun retard, ne demandant aucune raison, l'un d'eux, leur chef, se recommandait au point qu'on lui confia le mariage d'un fils unique, ainsi qu'un voyage en pays étranger. De même que l'armée étant dirigée par un habile capitaine, l'invasion est arrêtée de toute part; de même, quand le père et la mère, les enfants et les serviteurs sont animés d'un même zèle, la paix et l'harmonie règnent dans une maison. Dans le cas contraire, il suffit quelquefois d'un mauvais serviteur pour tout bouleverser et tout perdre; la ruine commune est l'ouvrage d'un seul.

Veillons donc avec le plus grand soin sur la femme, les enfants, la domesticité tout entière, et sachons que c'est le meilleur moyen de nous rendre le gouvernement facile, d'alléger le compte que nous aurons à rendre; nous dirons alors : «Me voici, et voici les enfants que Dieu m'a donnés.» (Is 8,18) Que l'homme soit irréprochable, et, la tête étant saine, le reste du corps ne subira pas d'atteinte. Paul a parfaitement déterminé dans quelles conditions la femme et le mari doivent être pour arriver à ce résultat, en imposant à l'une le respect et la crainte, à l'autre un amour qui n'exclut pas le respect. Mais comment réaliser ces conditions ? me demanderez-vous. Il nous a dit le pourquoi; c'est à moi de vous dire le comment. Il faut pour cela mépriser les richesses, n'avoir qu'une chose en vue, les qualités de l'âme, se tenir constamment dans la crainte de Dieu. Ce qu'il disait à propos des serviteurs : «Le bien ou le mal que chacun aura fait, il le recevra du Seigneur,» Paul le dit encore ici. Ce n'est donc pas à cause de la femme seule, c'est de plus et surtout à cause du Christ, qu'elle doit être aimée. Il l'indique du reste, en disant : «Comme au Seigneur.» Agissez ainsi par un motif d'obéissance envers Dieu et pour lui plaire : cela suffit pour entraîner et persuader, pour éloigner toute querelle et tout dissentiment. Que nul d'entre les fidèles ne parle mal du mari devant la femme; que le mari de son côté ne se laisse pas prévenir à la légère : que la femme n'examine pas d'un œil soupçonneux les entrées et les sorties de l'homme. Que celui-ci se garde bien de prêter au soupçon. Pourquoi, je vous le demande, vous donnez-vous tout le jour aux amis, et le soir seulement à votre femme ? ce n'est pas ainsi que vous pourrez la satisfaire, et mériter de n'être pas soupçonné. Si votre femme vous accuse, ne vous irritez pas; c'est de l'amour, et non de l'arrogance, de l'amour brûlant, surexcité par la crainte et qui s'exhale en accusations. Elle craint qu'on n'usurpe ses droits, qu'on ne la blesse dans ce qu'elle a de plus précieux, qu'on ne lui dérobe sa tête, qu'on ne brise ses doux liens.

Il est un autre sujet de dissensions. Que personne ne s'occupe outre mesure d'un serviteur : le mari, d'une jeune fille; la femme, d'un homme quel qu'il soit. Ces préférences engendrent les soupçons. Encore à cet égard, pensez aux anciens justes. C'est Sara qui recommande au Patriarche de prendre Agar, elle-même le désire; on ne la contraint pas, son

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

mari ne l'a pas obsédée; quoiqu'il soit resté longtemps sans être père, il aime mieux ne l'être jamais que faire de la peine à sa femme. Après tout cela cependant que dit cette dernière ? «Dieu jugera entre vous et moi.» (Gen 16,5) Tout autre à sa place n'aurait-il pas été transporté de colère ? n'aurait-il pas même levé la main, en tenant à peu près ce langage : Que dites-vous ? je ne voulais pas avoir de rapports avec cette femme, tout est venu de vous; et vous m'accusez ensuite ? Lui ne dit rien de pareil; et quoi donc ? «Voilà la servante, elle est en votre pouvoir, faites ce que bon vous semblera.» (Ibid., 6) Il abandonne une femme qu'il aime, pour ne point affliger Sara. Le dévouement ne saurait se montrer d'une manière plus certaine. S'il suffit de s'asseoir à la même table pour que l'accord succède à l'inimitié chez les brigands eux-mêmes, et le Psalmiste disait bien : «Vous qui preniez avec moi une si douce nourriture;» (Ps 54,15) combien plus doit-on éprouver ce même sentiment quand on a partagé la même couche ? Rien de tout cela ne put ébranler le juste, il s'en rapporta pleinement à sa femme, lui montrant clairement par là qu'il n'était nullement la cause de ce qui se passait; et, chose plus frappante encore, il renvoya Agar quand elle était sur le point de devenir mère. Qui n'aurait eu pitié d'elle en pareil cas ? Le juste ne se laisse pas fléchir; il met au-dessus de tout son amour pour sa femme.

7. Tâchons de l'imiter. Que personne n'insulte au pauvre, que personne n'aime l'argent, et toute question est résolue. Que la femme ne dise pas à l'homme : Lâche, paresseux, vil esclave, tandis que celui-là, un homme obscur et sans naissance, affronte les dangers, entreprend de longs voyages, acquiert une grande fortune, couvre sa femme d'or, la fait trainer par des mules blanches partout où elle veut aller, l'entoure d'un essaim de serviteurs et d'eunuques; tu trembles ou tu dors comme un être inutile ! – Que la femme ne parle point ainsi, ne dise rien de semblable; car elle est le corps, elle doit obéir à la tête, et non lui commander. – Comment alors, m'objectera-t-on, supportera-t-elle l'indigence ? où puisera-t-elle une consolation ? – Qu'elle considère de préférence celles qui sont plus pauvres qu'elle; après cela, qu'elle songe à tant de filles nobles, nées dans un rang élevé, qui non seulement n'ont rien reçu de leurs maris, mais encore ont donné de leur fortune et l'ont même entièrement sacrifiée; qu'elle examine enfin les dangers qui naissent des richesses, et c'est avec bonheur qu'elle se renfermera dans une vie sans sollicitudes. En résumé, si réellement elle éprouve une affection sincère pour son mari, elle ne parlera jamais de la sorte; elle aimera mieux le garder auprès d'elle sans qu'il augmente ses possessions, que le savoir gagnant mille talents d'or au prix des soucis et des chagrins occasionnés par les voyages, et qui retombent toujours sur la femme. Que le mari, de son côté, s'il entend de pareils reproches, ne s'arme pas de son autorité, ne réponde pas par des injures ou par des coups; qu'il exhorte, qu'il instruisse, qu'il tâche de ramener par la raison un être plus faible, qu'il ne lève jamais la main. Cela ne serait pas d'une âme libre et généreuse; au lieu d'employer des mots piquants, l'insulte ou la raillerie, qu'il remette l'ordre dans une âme égarée. De quelle manière y parviendra-t-il ? S'il apprend en quoi consiste la vraie richesse, la céleste philosophie, il ne s'emportera pas contre de telles choses. Qu'il enseigne à sa femme que la pauvreté n'est pas un mal; que cet enseignement soit donné par sa conduite, et non simplement par ses discours. Que la femme apprenne de la sorte à mépriser la vaine gloire, et désormais elle n'aura ni ce langage ni ces convoitises.

Comme s'il recevait une image à tracer, qu'il imprime dans cette âme, dès le soir même où il l'introduit dans sa maison, la modestie, la réserve et la douceur, de telle sorte qu'elle embrasse au premier moment, aussitôt qu'elle entre dans la carrière, un genre de vie digne de tout respect, basé sur le mépris des richesses; qu'il la forme à la vraie philosophie, en la dissuadant de porter des ornements d'or suspendus à ses oreilles et descendant sur ses joues, des colliers du même métal, d'avoir de pareilles incrustations à sa couche, des vêtements tissus d'or et de soie. Sans lui défendre une mise soignée, qu'il ne lui permette pas ce qui tourne à la honte. Laissez donc de telles choses aux histrions, et faites que votre demeure soit ornée par la vertu, qu'on y sente les émanations de la sagesse, au lieu des parfums matériels. De là résulteront deux précieux avantages, ou même trois : d'abord, que la femme ne tombera pas dans la tristesse, quand, les fêtes étant terminées, on devra renvoyer à chacun les riches tentures, les vases d'or et d'argent; puis, que l'époux n'aura pas à craindre de voir périr ou diminuer ce qu'il possède. Voici le troisième et le plus précieux de tous les biens : il manifestera par là les dispositions de son âme, qui sont de ne prendre goût à rien de pareil, de renoncer à tout le reste, et de ne jamais tolérer chez lui ni les danses, ni les chants contraires à la pudeur. Je sais bien que plusieurs me trouveront ridicule, lorsque j'établis de telles lois; mais, si vous voulez me croire, avec le temps, après que vous aurez fait l'expérience de mes leçons, vous comprendrez combien elles vous étaient utiles. Le rire

HOMÉLIES SUR L'ÉPITRE AUX ÉPHÉSIENS

passera, vous rirez vous-même des usages qui règnent; vous verrez que ce sont là des folies d'enfants et comme les hallucinations de l'ivresse; que mes conseils, au contraire, mènent à la divine philosophie, vous initient à la vie céleste. Quel est donc le devoir que je vous impose ? Tous les chants honteux, sataniques, toutes les paroles blessant la modestie, les courses importunes d'une jeunesse corrompue, chassez-les de votre noce, et c'est un premier enseignement que vous donnerez à votre épouse. Elle ne manquera pas de faire en elle-même ces réflexions : Juste ciel ! quel homme et quelle vertu ! il tient la vie présente pour rien; c'est pour l'avenir d'une famille et pour le bon ordre d'une maison qu'il m'a conduite loi et pas pour autre chose. – Mais cette perspective la dégoûtera. – Pour un jour ou deux peut-être, et puis ce sera tout l'opposé : se mettant à l'abri de tout soupçon, elle jouira d'un bonheur sans mélange. Cette exclusion dont vous aurez frappé les joueurs de flûte, les danseurs, tout chant respirant la mollesse, et cela le jour même de vos noces, c'est l'interdiction jetée pour la vie sur tout acte et toute parole qui blesserait la modestie. Après cela même, et quand vous aurez inauguré de la sorte votre mariage, veillez sur vous, menez une conduite irréprochable, continuez à suivre la même voie; il n'y a pas de raison pour l'abandonner. Si la jeune fille n'était pas modeste encore garderait-elle quelque temps le silence, redoutant son mari, surprise d'ailleurs par la nouveauté du spectacle. Ne vous hâtez pas de détruire cette impression, comme le font des hommes sans retenue; maintenez-la plutôt autant qu'il vous sera possible, et ce sera pour vous un précieux avantage; vous voilà pour le moment à l'abri des reproches; elle ne murmurerait pas contre ce que vous aurez statué.

8. Disposez donc bien les choses, établissez vos lois, pendant que dure cette crainte respectueuse comme un frein subi par l'âme, et qui ne laisse passer ni murmure ni récrimination contre ce qui se fait. Quand elle a pris une certaine assurance, elle confond et bouleverse tout avec une pleine sécurité. Trouverez-vous une autre occasion semblable à celle-là pour former votre femme ? Eprouvera-t-elle jamais vis-à-vis de son mari les mêmes sentiments de respect, de crainte et de pudeur ? Profitez de ce moment pour lui poser toutes vos conditions, elle les acceptera sans réserve, bon gré mal gré. Mais comment ne pas attenter à sa délicatesse ? En vous montrant aussi délicat, aussi modeste qu'elle-même, parlant peu et toujours avec beaucoup de prudence et de gravité. Imprimez alors dans son âme les préceptes de la philosophie; elle les accueillera. Faites-lui contracter de nobles habitudes, qui se résument dans la modestie. Je vous indiquerai pour exemple, si vous le voulez, ce qu'il importe de lui dire. Paul n'a pas craint de donner cette leçon : «Ne vous fraudez pas réciproquement;» (I Cor 7,5) c'est emprunter le langage de l'épouse, ou plutôt non, le langage d'une âme spirituelle. A plus forte raison ne nous y refuserons-nous pas. Que faut-il donc lui dire ? Dites-lui avec beaucoup de grâce et de bonté : Nous vous avons prise, chère enfant pour la compagne de notre vie, nous vous avons appelée comme auxiliaire dans l'œuvre la plus nécessaire et la plus respectable, celle de continuer une famille et de gouverner une maison. Que vous demandons-nous ? – Avant cela même, parlez-lui de votre amour; rien ne prédispose à la persuasion, rien ne fût mieux accepter un discours, que de savoir d'avance qu'il est inspiré par un amour sincère.

Et comment lui démontrer ce sentiment ? En lui faisant entendre que vous eussiez choisi une femme plus riche et d'une noble extraction, mais que vous ne l'avez pas voulu, que vous avez préféré son genre de vie, sa dignité, sa modération, sa prudence. De là préparez les voies à la philosophie, blâmez l'amour des richesses, mais encore avec quelques circonlocutions. Si vous allez sans détour au mépris des biens de la terre, vous ne réussirez qu'à provoquer la répulsion; si vous saisissez le moment favorable, vous obtiendrez une adhésion complète. Dans ce dernier cas, vous aurez l'air de justifier une opinion émise et vous ne paraîtrez pas un censeur austère, importun et minutieux. Si vous prenez sujet de ce qui l'intéresse elle-même, elle ira jusqu'à s'en réjouir. Vous lui direz donc, – car il faut en revenir à la suite de nos idées, vous lui direz : Je pouvais avoir une femme dans l'opulence; mais je n'ai pas arrêté là ma pensée, pour quelle raison ? Ce n'est pas sans en avoir une bien réelle; j'avais appris dès l'enfance que la richesse n'est pas même une possession et n'est digne que de mépris, qu'elle est le partage des voleurs, des courtisanes, de ceux qui pillent les tombeaux. Laissons tout cela de côté, je n'ai vu que la beauté de votre âme, et je la mets infiniment au-dessus de l'or. Une fille prudente et généreuse, s'appliquant à la piété vaut plus que tout l'univers. C'est pour cela que je vous aie choisie, et je vous aime plus que moi-même. La vie présente n'est rien; je vous le demande donc et je vous en conjure par tous les moyens en mon pouvoir, passons le temps de cette vie présente de manière à mériter d'être réunis dans la vie future, sans crainte alors de séparation. Le temps est court et semé de défaillances; si nous avons le bonheur de nous rendre ici-bas agréables à Dieu, nous irons

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

ensuite habiter avec le Christ et nous nous retrouverons ensemble dans l'éternelle félicité. Je préfère à tout votre affection : je ne connaîtrais pas de peine plus mortelle que d'avoir à me séparer de vous. Me faudrait-il tout perdre, tomber au dernier degré de la pauvreté, affronter les dangers les plus extrêmes, souffrir quoi que ce soit, tout me serait tolérable, tant que vos sentiments resteraient les mêmes pour moi; pouvant compter sur cet amour, il me sera doux d'avoir des enfants. et tel est le but de notre union.

Appuyez vos paroles de celles de l'Apôtre, où l'on voit clairement que c'est le dessein de la Providence. Ecoutez le texte sacré : «Voilà pourquoi l'homme quittera son père et sa mère, pour s'attacher à sa femme.» (Ep 5,31) Pas de froideur entre nous; périclissent les richesses, et la multitude des serviteurs, et tous les honneurs du monde, pourvu que notre amour ne s'altère pas. – Quelle est la richesse, quels sont les trésors qui pour une jeune femme égaleraient le prix de semblables paroles ? Ne craignez pas que cette femme aimée vous paie jamais par des insolences; avouez-lui que vous l'aimez. Que des courtisanes, qui transportent de l'un à l'autre leurs affections vénales, abusent un jour de semblables déclarations, cela se comprend; mais une noble fille, pleine d'ingénuité, n'y trouvera qu'un motif de plus de respect et d'obéissance, bien loin de s'en enorgueillir. Montrez-lui que vous trouvez votre bonheur à vivre avec elle, que vous préférez la maison à l'agora. Les amis ne doivent venir qu'en seconde ligne, et même les enfants qu'elle vous a donnés; faites-lui comprendre que vous les aimez tous à cause d'elle. Quand elle a fait quelque chose de bien, donnez-lui des éloges, témoignez-lui votre admiration : quand elle commet de ces fautes si communes à la jeunesse, n'employez que de douces représentations. Ne perdez pas une occasion de blâmer la richesse et le luxe; enseignez-lui à n'aimer d'autre ornement que celui de la décence et de la modestie : ne cessez pas de l'instruire sur ce qui peut contribuer à son bonheur.

9. Faites vos prières en commun; que chacun de vous aille à l'église, et que le mari demande à sa femme de lui rendre en partie compte de ce qu'on a dit ou lu, et la femme au mari. S'il arrive un moment où vous soyez dans la gêne, mettez sous ses yeux l'exemple de ces hommes si remarquables par leur sainteté, d'un Paul, d'un Pierre qui brillèrent d'un tout autre éclat que tous les riches et tous les rois du monde, et dont la vie cependant s'écoula dans la faim et dans la soif; qu'elle apprenne de vous que rien n'est à redouter sur la terre, si ce n'est l'offense de Dieu. Celui qui prend une femme dans de telles vues n'est guère inférieur aux solitaires, le mariage dès lors ne diffère pas beaucoup de la virginité. Voulez-vous inviter quelqu'un à votre table, donner un repas, n'appellez personne dont la conduite ou la tenue soit répréhensible; si vous connaissez un saint dans le dénuement, qui puisse bénir votre maison, dont la présence seule vous soit un gage de l'entière bénédiction de Dieu, voilà celui que vous devez appeler. Qu'il me soit permis de dire autre chose : n'ayez pas à cœur d'épouser une femme plus riche que vous, choisissez-la plus pauvre. En entrant chez vous, la première y porterait avec sa richesse moins de bonheur que de faste et d'insolence : elle exigerait plus qu'elle n'a donné, elle vous ferait expier sa fortune par ses dépenses exagérées, comme par son orgueil et par ses insultes. Peut-être vous dirait-elle : Je n'ai encore rien dépensé de ce qui vous appartient, je n'use que de mes ressources, de ce que j'ai reçu de mes parents. – Que dites-vous, ô femme ? vous n'avez encore revêtu que vos habits ? Quoi de plus pitoyable que cette parole ? Votre corps ne vous appartient plus, et vous prétendez avoir quelqu'autre possession ? Vous n'êtes plus deux après le mariage, vous n'êtes qu'un, et vous pensez qu'il y a deux propriétés distinctes, non une seule ! Ô l'amour des biens matériels ! vous ne formez qu'un être, un homme seul, et vous dites encore le mien ? Ce mot abominable et dégradant est d'invention diabolique. Le Créateur a fait un bien commun de choses assurément plus nécessaires, et celles-là ne le seraient pas ? Il n'est pas permis de dire : Mon soleil, ma lumière, mon eau; toutes les meilleures choses nous sont communes, et les richesses, non ? périclissent mille fois les richesses, ou plutôt le fatal abus qu'en fait une volonté perverse, en les préférant à tout ! Voilà parmi tant d'autres, une leçon que vous devez donner, mais avec une grâce inaltérable. Comme toute morale a de soi quelque chose de pénible, surtout pour une femme jeune et délicate qu'on veut élever à la philosophie, imaginez les formes les plus agréables; appliquez-vous spécialement à bannir de cette âme le tien et le mien.

Si vous la surprenez employant ce premier terme, dites-lui : Qu'est-ce donc que vous appelez vôtre ? je ne saurais le deviner. Pour moi, je n'ai rien en propre. Est-ce que tout n'est; pas à vous ? Pardonnez-lui néanmoins cette expression. Vous savez bien que nous la pardonnons aux petits enfants; lorsqu'ils nous demandent un objet que nous tenons, et puis un autre, nous le leur abandonnons en disant : Oui certes, ceci t'appartient et cela aussi. Agissez de même envers votre femme; elle n'est guère moins enfant, quand elle ne l'est pas davantage. Laisse-t-elle échapper le mot, répondez encore une fois : Tout est à vous, et moi

HOMÉLIES SUR L'ÉPÎTRE AUX ÉPHÉSIENS

tout le premier. Cette réponse n'est pas de la flatterie, c'est de la pure sagesse. Ainsi donc vous calmez son irritation et dissipez sa mauvaise humeur. Il y a flatterie quand on s'abaisse en vue d'un mal; mais ici vous n'êtes guidé que par l'amour du bien. Ne craignez donc pas de dire : Et moi-même je vous appartiens, chère enfant. Paul me prête ce langage : «L'homme n'est pas maître de son propre corps, c'est la femme.» (I Cor 7,4) Si vous avez pouvoir sur moi, à plus forte raison sur ce que je possède.

Vous la calmez en lui parlant de la sorte, vous éteignez le feu, vous confondez le démon; vous rendez ainsi votre femme plus soumise qu'une esclave que vous eussiez achetée, vous l'enchaînez par de telles paroles. Qu'elle apprenne donc à votre école à ne plus distinguer entre le tien et le mien. Ne l'appellez jamais d'une manière sèche, ajoutez une expression de prévenance, de respect, de tendresse. Honorez-la, et la pensée de rechercher les hommages des autres ne l'importunera pas; elle n'ira pas mendier au dehors l'honneur qu'elle trouvera chez elle. Ne lui comparez rien dans votre estime, pour toute sorte de raisons, pour la beauté comme pour la sagesse, et sachez le lui témoigner. Par là vous la tiendrez dans la disposition de ne regarder aucun étranger, de dédaigner tout le monde. Instruisez-la dans la crainte de Dieu, et tout le reste coulera comme de source, votre maison regorgera de biens. Aspirons aux biens incorruptibles, et les autres ne nous feront pas défaut. «Cherchez avant tout, est-il dit dans l'Évangile, le royaume de Dieu, et toutes ces choses vous seront données par surcroît.» (Mt 6,33)

Quels ne devront pas être les enfants de tels parents, les serviteurs de tels maîtres, tous ceux même qui seront en rapport avec eux ? ne participeront-ils pas largement à l'abondance de leurs biens ? La conduite des subordonnés se modèle en grande partie sur la conduite de ceux qui commandent : ils se conforment à leurs désirs, ils aiment les mêmes choses, ils imitent leur manière de parler, ils contractent des goûts identiques. En régularisant ainsi notre vie, et nous appliquant aux divines Écritures, nous y puiserons une grande instruction. Par ce moyen nous pourrions plaire à Dieu, passer dans la pratique de la vertu tout le temps de la vie présente, et puis arriver aux biens promis à ceux qui l'aiment. Puisse-tous nous tous les avoir en partage, par la grâce et l'amour de notre Seigneur Jésus Christ, à qui gloire, puissance, honneur, en même temps qu'au Père et au saint Esprit, maintenant et toujours, et dans les siècles des siècles. Amen.